

La vie pour un chapeau. Chalchihuites-Durango-Sombrerete (1705-1683-1679)

Thomas Calvo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/736>

ISSN : 2105-2735

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Référence électronique

Thomas Calvo, « La vie pour un chapeau. Chalchihuites-Durango-Sombrerete (1705-1683-1679) », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/actesbranly/736>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

La vie pour un chapeau. Chalchihuites-Durango-Sombrerete (1705-1683-1679)

Thomas Calvo

1 **M. Thomas CALVO**

Je suis très heureux d'être présent. Je remercie les organisateurs pour cette invitation à participer à l'hommage rendu à un grand historien, d'une grande qualité *seminal* (en espagnol) et vitale à travers ses ouvrages. Mais, je n'oublierai pas non plus ses articles et ses chapitres dans des ouvrages collectifs. Nous pouvons considérer que l'exergue à mon propos pourrait être l'article -le chapitre plutôt- écrit sur le concept d'acculturation il y a très longtemps, mais qui reste toujours d'une grande actualité.

2 Paradoxalement, je n'évoquerai pas ce terme « d'acculturation », parce que je me situe en un temps et un espace où il a triomphé. Le tout est de savoir s'il est possible dans ce temps et cet espace qu'il ait *vraiment* triomphé... C'est un peu la question sous-jacente à mon propos. Par ailleurs, je me souviens, mon cher Nathan, de ma première intervention au sein de l'École des Hautes Études dans ton séminaire, où j'avais fait un exposé classique sur les stratégies familiales à Guadalajara au XVII^e siècle. À la fin, tu m'avais posé une question piège. Je m'en souviens toujours et c'est une « cicatrice profonde ». La question était : « Qu'en est-il de l'endogamie dans les villages indiens des alentours » ? J'avais balbutié une réponse médiocre, et je n'ai toujours pas la réponse. Par conséquent, je traiterai d'autre chose.

3 Comme nous avons beaucoup parlé des titres, DESCARTES précisément les appréciait beaucoup. En voyant mon titre, nous pouvons constater qu'après les deux magnifiques discours de la méthode précédents, je me contenterai modestement d'une des applications possibles de ces méthodes. Ce sont plutôt des applications dans le domaine de la microhistoire. Je suis également conscient qu'il s'agit de la dernière séance après deux journées très intenses. Tout le monde est fatigué et je ferai donc plutôt le récit de trois vies, ou trois minuscules séries de vie. Vous me demanderez pourquoi je parlerai de « vies minuscules ». Ce n'est pas de ma faute, mais je dévoile un petit secret en

indiquant que les organisateurs avaient initialement pensé cette séance sous le titre « Les vies minuscules ». Comme je suis très discipliné, j'ai envoyé mon titre et mon résumé autour de « vies minuscules » et j'en suis resté à ce point.

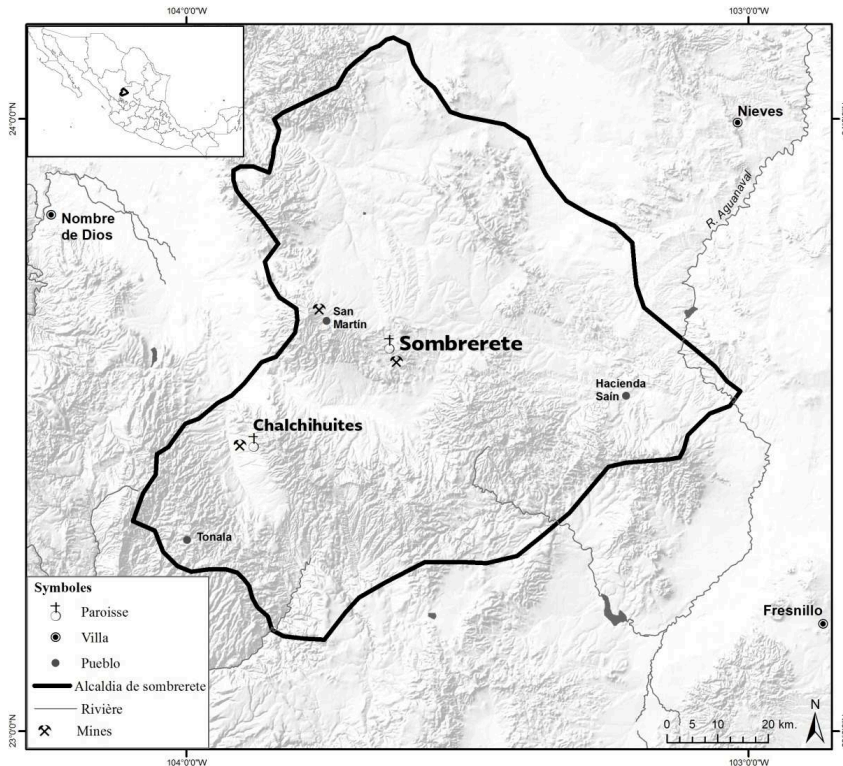
Des vies minuscules ? Mais laquelle ?



- 4 Pour ce qui est des « vies minuscules », il y a des gens mieux placés ici que moi pour savoir ce qu'il en est. Ce sont des vies qui ont également leur propre hiérarchie et leurs propres niveaux. Nous pouvons le démontrer graphiquement à partir d'un tableau que je ne commenterai pas, s'agissant du chef-d'œuvre des frères Le Nain, *Le repas des paysans*. Vous retrouverez les trois niveaux reconnus de « vies minuscules » paysannes. Le niveau qui m'intéresse est le plus « subalterne », c'est-à-dire celui des paysans sans terres ou indigents, à droite du tableau, taiseux, murés dans leur désespoir, l'échine courbée par le travail et la souffrance. Je ne suis bien entendu pas spécialiste de l'univers du royaume de France, et je ne tenterai pas d'approfondir ce niveau, dans cet espace.
- 5 J'essaierai de le chercher et d'enquêter dans le monde que je connais un peu mieux, qui est celui de la Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire du Mexique colonial où il y a, alors, aussi beaucoup de misérables. Mais, ce sont d'abord des misérables juridiques, puisque tous les Indiens sont *miserabilis*. Ce qui leur accorde une part de protection, voire quelques privilèges qui les éloignent un peu du degré que je recherche. D'autant plus qu'ils vivent dans le Mexique central, dans des communautés, où il est très difficile, hormis pour quelques caciques, de faire ressortir précisément des individualités et surtout ce qui est « minuscule ». Je rechercherai donc plutôt ces éléments dans la poussière d'autres univers que je connais bien, plus au nord, c'est-à-dire dans la région de l'*alcaldia mayor* de Sombrerete. Par ailleurs j'ai décidé de me situer à un moment décisif que je poursuis depuis longtemps, parce que je considère qu'il s'agit de l'un des grands moments de conjoncture difficile et de grandes crises planétaires : les années de la fin

du XVII^e siècle. Par conséquent, je tenterai de retrouver également dans ce troisième niveau, ces éléments de crise dans un espace particulièrement réduit : ils forment partie du contexte.

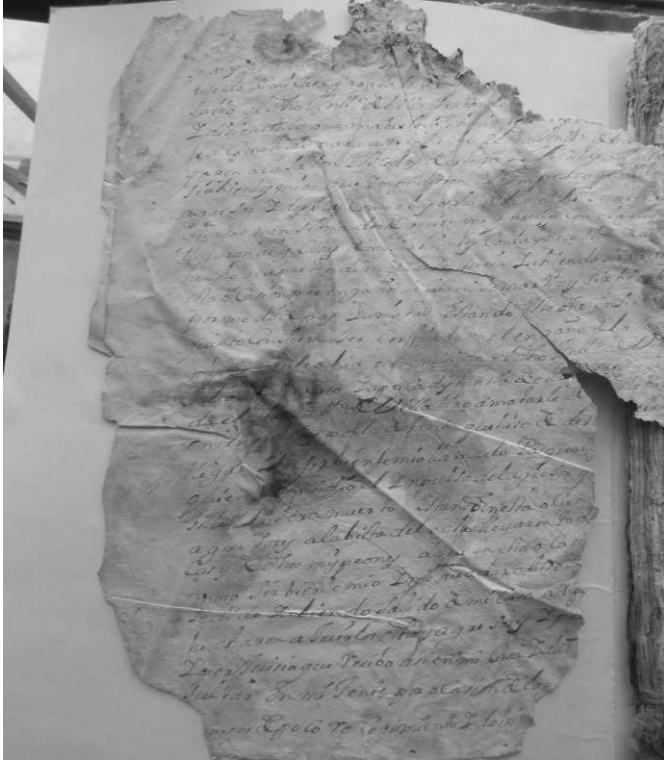
Alcaldía mayor de Sombrerete



- 6 Par ailleurs cette province de Sombrerete est l'une des grandes provinces minières. Le *real de minas* de Sombrerete est important au début du XVIII^e siècle. Deux paroisses se situent dans cette province. Pour ce qui est de la paroisse de Sombrerete, elle est peuplée de près de quatre mille habitants, ce qui est plutôt notable. Même si Sombrerete est en crise minière à cette période, elle est malgré tout la grande rivale, au niveau de la production d'argent, de Zacatecas. Il s'agit donc encore d'un niveau trop élevé, trop clinquant, par rapport à celui-ci que je souhaite explorer.
- 7 Ainsi, je suis descendu à une trentaine de kilomètres plus au sud, mais toujours dans cette même province, à Chalchihuites, qui est un autre *real de minas*. Il s'agit d'une autre paroisse ayant une autonomie par rapport à Sombrerete, puisqu'il y a un juge (un *teniente*) de l'alcaldía mayor de Sombrerete gérant la justice, conduisant ses procès et périodiquement, tous les quatre ou cinq ans, envoyant le tout à Sombrerete, où tout cela se trouve pêle-mêle, encore miraculeusement conservé de nos jours. Nous avons quelques mille trois cents habitants à Chalchihuites à cette époque, ce qui est parfait, au niveau où je tente de me situer.
- 8 En effet, ces archives sont miraculeusement préservées, ce qui signifie, dans cette région, et dans ces conditions, une documentation avec beaucoup de limitations. Nous pouvons noter qu'un tiers ou un quart des feuillets sont illisibles à cause des intempéries et d'une mauvaise encre. Ce sont des surfaces opaques, et tout dossier présente les premières et dernières pages détruites, mutilées ou froissées. Nous sommes dans « les plis du pouvoir » d'une autre manière que ce qui est le titre de cette

séance. C'est un peu, pour l'historien de base comme moi, l'observation participante à laquelle je peux accéder, au même niveau que les hôtels de Sombrerete actuellement où il faut bien séjourner.

Premier folio (verso) du dossier 278



- 9 Vous observez la première page déchiquetée d'un procès qui a été en quelque sorte mon dossier d'accès à cet univers, constituant la première série de « vies minuscules » que je souhaite évoquer brièvement. Ce dossier s'échelonne sur quelques mois de 1705 et s'avère très banal, car il s'agit d'une série de rixes entre deux groupes bien déterminés et délimités. D'un côté, nous retrouvons les trois fils espagnols d'un *ranchero*, c'est-à-dire d'une exploitation d'élevage, ainsi que leurs deux alliés, métis travaillant chez eux. Le second groupe est constitué d'Indiens, travaillant pour une *labor*, c'est-à-dire une exploitation agricole, organisés et structurés dans une *cuadrilla*.
- 10 Périodiquement, ils échangent coups d'épée et surtout jets de pierres et cela se répète tout au long de l'année. Il n'y a là rien d'extraordinaire, car il s'agit d'une violence ordinaire. J'aurais pu fermer ces archives et revenir à l'endogamie, mais cela ne m'enchantait pas. J'ai donc poursuivi, et j'ai découvert deux faits culturels inhabituels me permettant de délimiter ce niveau dans lequel je souhaite me situer, et qui, je l'espère, est le niveau subalterne (le plus bas).
- 11 Le premier point m'ayant surpris réside dans le fait qu'une majorité des témoins et des acteurs auxquels on demandait leur âge étaient incapables de le donner. Il y a bien entendu deux groupes : ceux pouvant indiquer leur âge sont des Espagnols et des métis. Dans l'autre groupe, nous ne retrouvons pas uniquement les Indiens, mais également les mulâtres. Ce n'est donc pas une rupture ethnique, mais une rupture à un niveau socioculturel à l'intérieur de la population. D'ailleurs, ce niveau bas, lacunaire à un niveau culturel de Chalchihuites, se retrouve y compris pour les Espagnols. Le signe est

bien entendu de savoir signer, ce qui ne signifie pas d'être alphabétisé, nous le savons. En général, au Mexique, à cette époque, l'immense majorité des hommes espagnols savent signer. Or il convient de remonter assez haut dans l'échelle sociale du *real* de Chalchihuites pour avoir des Espagnols capables d'apposer leur paraphe. Par exemple, les trois fils mentionnés, qui sont des bagarreurs permanents, ne savent pas signer, contrairement à leur père, qui est d'ailleurs malhabile sur ce point. Cela me donne un certain « entour ». Disons que c'est la poussière qui environne tout cela, tout comme pour moi, lorsque j'y arrive quelques centaines d'années plus tard.

- 12 Le second détail intéressant, qui est même signalé par un témoin, concerne une courtoisie et une politesse appuyées, alors même que les gens s'entretuent. Cependant, ils ne s'entretuent pas véritablement, puisqu'il y a toujours une personne qui en retient une autre, même s'ils peuvent se blesser gravement. Selon le témoin, la manière dont ils échangent leurs propos s'accompagne, même dans les moments les plus dramatiques, d'une réelle retenue verbale, voire d'une certaine douceur. J'en arrive au moment culminant de la dernière bagarre, me permettant par ailleurs de justifier en partie mon titre. Un des Espagnols a blessé d'un coup d'épée un Indien. L'Espagnol a lui-même été blessé à l'aine par une fourche, mais il se rend compte qu'il a perdu son chapeau dans la bagarre. On lui conseille de ne pas revenir sur place, parce que cela est très risqué, mais il souhaite récupérer son chapeau et se rend au milieu de la foule des Indiens vociférants qui sont sur le point de le lyncher. Il s'exprime très gentiment, s'adresse à « vos grâces », en implorant « s'il vous plaît, rendez-moi mon chapeau, je l'ai perdu ». On refuse de lui rendre le chapeau et on le met en joue, il échappe par miracle à un mauvais sort. Au moment de partir, il indique : « *Quedense con Dios, hermanitos* » (restez avec Dieu, petits frères). Comme nous le savons, cette atténuation des propos et cette utilisation multiple du diminutif est monnaie courante au Mexique. Mais, ce phénomène est encore accentué dans la région du Nord. Des linguistes de Monterrey travaillent actuellement sur ces phénomènes d'atténuation qui, selon eux, proviennent de l'intrusion des langues indigènes locales dans l'espagnol. Ce constat est dressé à partir de leurs études contemporaines, mais nous notons déjà cette circonstance si nous étudions les documents des XVII^e et XVIII^e siècles.
- 13 Pour conclure. Les « vies minuscules » nous invitent parfois à déjouer des approches superficielles : on pourrait de prime abord penser qu'il s'agit finalement dans ce procès d'une violence interethnique : Espagnols, voire métis, face aux Indiens. Mais, en regardant les éléments plus en détail (et le diable est précisément dans les détails), nous nous rendons compte que tous ces gens baignaient dans une harmonie quasiment parfaite, dans une convivialité et dans une jovialité totales quelques mois plus tôt. Les jeunes Espagnols rendaient visite aux jeunes Indiens chez eux, dans l'autre exploitation. Tout cela était très sympathique. Alors que s'est-il passé ? Selon le maître de l'exploitation agricole, l'un des jeunes Espagnols s'est approché de trop près d'une Espagnole, épouse de l'un de ses travailleurs. J'imagine qu'il s'agissait d'un Indien de la *quadrilla*, car je ne vois pas d'autre explication. Pour des raisons supposées morales, le maître de l'exploitation agricole a indiqué qu'il avait interrompu ces relations et ses travailleurs indiens n'ont pas eu d'autre choix que de lui obéir. Est-ce la raison profonde ou est-ce un simple prétexte ? En tout cas, il est certain que nous sommes dans une région où le principal fléau est le manque de main-d'œuvre. S'il veut avoir l'assurance que d'autres ne viendront pas débaucher ses travailleurs, le mieux, pour le

propriétaire espagnol de la labor, est de dresser « un mur de haine », ou d'incompatibilité entre les uns et les autres.

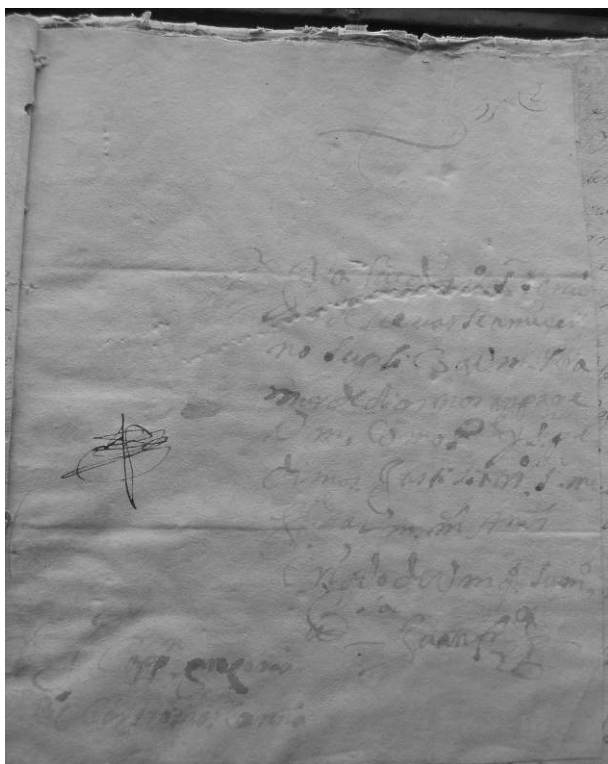
- 14 Il s'agit d'un procès criminel permettant de situer un certain niveau culturel, d'approfondir certaines réalités dans un univers peu accessible habituellement, mais le document comporte également des lacunes, en particulier concernant le rôle des femmes dans cet univers violent et machiste. Je renvoie à la scène du chapeau sur laquelle je pourrais revenir, mais je n'en ai pas le temps. La femme dispose d'une place bien précise et circonscrite, comme dans le chœur de la tragédie grecque où elle est présente pour attiser ou pour apaiser les tensions, d'une part, et accessoirement pour soigner les blessures.
- 15 Par ailleurs, nous sommes dans une région de mines en crise à cette période, et les mines ne sont presque pas présentes dans les affaires criminelles. Je ne m'appesantirai pas, concernant les causes civiles, où la femme retrouve une autre place, une autre stature et d'autres positions, où les mines réapparaissent.
- 16 Malgré tout, cette première affaire m'apportait des « vies minuscules » à des moments de crise et de tension, mais il ne s'agissait pas d'une véritable « vie minuscule ». J'avais simplement de petits lambeaux, des fragments de vies minuscules, ce que je ne souhaitais pas particulièrement. Pour ma part, je recherchais des « vies minuscules » en continuité. J'ai donc pensé que je me trouvais dans « l'enfer documentaire », à un niveau trop bas à Chalchihuites. Je devais remonter plus haut et revenir à une situation plus assise, c'est-à-dire à Sombrerete, où je trouvais précisément, pour 1683, un procès substantiel de soixante-quinze folios, intéressant pour le voyeurisme historique. En effet, d'après l'en-tête du procès, il s'agissait d'un métis, Juan de MEDRANO, tuant un Indien du village d'Analco, Cristobal MARTIN. J'avoue et je n'ai initialement pas prêté attention au village, car il y a partout des Analcos dans la géographie mexicaine. Pourquoi n'y aurait-il pas un Analco dans la paroisse de Sombrerete, puisque le dossier s'y trouvait ?

Entre Sombrerete et Durango



- 17 Cela étant, je me suis très vite rendu compte qu'il n'y avait pas d'Analco à Sombrerete. Par contre, il s'agissait de l'Analco, village et faubourg d'une véritable ville, à savoir Durango. Nous sommes dans le même milieu et contexte semi-steppique, à une centaine de kilomètres de Sombrerete, plutôt vers l'ouest. Toutefois, Durango n'est pas Sombrerete, mais une capitale, offrant un cadre avec des possibilités, y compris culturelles, beaucoup plus marquées. Vous ne pouvez guère déchiffrer le document ici présenté, suite sans doute aux incuries de la mauvaise conservation. Mais nous pouvons plus ou moins parvenir à le lire. C'est quelque chose d'assez notable, que nous n'aurions pas rencontré à la même date, en 1683, à Chalchihuites ni même à Sombrerete. Il s'agit d'un billet écrit en espagnol, de la propre main de l'un des caciques d'Analco (donc indien) par lequel il avertit le juge de Durango que son beau-fils, le fameux Cristobal, blessé par le métis MEDRANO, vient de mourir.

Billet de don Juan Francisco Chacalaca du village de Analco (1683)



- 18 Par conséquent, nous nous trouvons incontestablement à un niveau plus relevé, et cela se ressent dans tous les éléments du procès. De quoi s'agit-il ? À nouveau, il convient de remonter quelques mois plus tôt. Nous retrouvons une scène qui peut nous étonner dans ce milieu : il s'agit d'un début de duel, aux barrières d'Analco, entre le métis (Juan de MEDRANO) et l'Indien (Cristobal MARTIN), épée à la main. Le juge indien d'Analco, l'alcalde d'Analco, apprend qu'ils sont sur le point de se battre en duel ; il arrive et au nom du roi, il interrompt les deux combattants. Tout est bien entendu reporté, car quelques mois plus tard dans la ville même de Durango, MEDRANO se trouve à cheval en train de discuter avec un mulâtre, le chapeau à la main. Cristobal passe, également à cheval, le chapeau sur la tête et la cape à l'épaule en saluant correctement le mulâtre, mais refuse de saluer le métis en ôtant son couvre-chef, celui-ci le lui reproche. Des mots sont échangés et les épées flamboient comme dans *Les trois Mousquetaires*. L'Indien, évidemment moins rapide, s'écroule et meurt dans la nuit.
- 19 Cette affaire du chapeau avec l'absence de salut a même choqué les contemporains. Quelques jours plus tard, la veuve justifie son mari en expliquant qu'il était en train de compter ses monnaies et qu'il n'a pas pensé à lever son chapeau. Quelques années plus tard, le mythe a survécu, car nous avons un témoignage de l'une des parentes indiennes des deux hommes. Cela nous indique qu'il existe une affaire de famille sous-jacente que je ne peux pas élucider. En effet, une Indienne, à Sombrerete en 1691, rappelle que Juan de MEDRANO a tué Cristobal MARTIN, parce que ce dernier n'avait pas salué avec son chapeau.
- 20 Juan de MEDRANO ne demande pas son reste. Nous sommes en 1683 et il y a une grande révolte dans le nord du pays, au Sonora. Les autorités demandent à tous les délinquants de venir se battre contre les rebelles en échange de leur amnistie. Cela est l'occasion rêvée, et MEDRANO se rend dans le nord. D'ailleurs, il se bat bien, il est blessé deux fois.

Il est donc amnistié et blanchi. Ainsi, il pense, en 1686, qu'il peut finalement revenir à Durango et qu'il ne craint plus rien. Il fait son retour à Durango sous le nom de Juan SAEZ de MEDRANO, soldat. Autrement dit, il s'emploie à dissimuler son origine métisse, pour amorcer une certaine promotion. Malgré tout, la justice l'arrête mais ne sait pas trop quoi faire de lui. Elle est embarrassée, et le renvoie finalement comme soldat dans l'un des *presidios* de la région.

- 21 MEDRANO se sent de plus en plus sûr de lui et revient en 1691 sur un autre lieu de ses forfaits, à savoir Sombrerete, où il a été l'un des piliers des maisons de jeux autour de 1679. Lorsqu'il y revient en 1691, son passé le rattrape en quelque sorte. Mes « vies minuscules », qui n'en font qu'à leur tête, font également à leur manière de l'histoire régressive. Le résultat est qu'il est arrêté à Sombrerete pour toute une série d'affaires, dont deux réelles. Il a probablement participé à l'assassinat d'un Espagnol en 1679, et a blessé un mulâtre dans un combat à l'épée vers la même période. Et comme on ne prête qu'aux riches, toute une série de rumeurs véhiculées en partie à partir de ces maisons de jeux retombe sur lui. En effet, il aurait pratiquement trucidé ou blessé la moitié de la population du nord du Mexique, selon les rumeurs. Après dix ou douze années passées, entre 1679 et 1691, la justice se révèle d'une grande fragilité, fonctionnant à partir du témoignage, la mémoire autrement dit. Enquêter sur des alibis, à douze ans d'intervalle, est une voie sans issue.
- 22 Mais cela révèle un fait, à savoir que dans ces « vies minuscules » les éléments importants, de longue durée, sont absents. Nous ne saurons rien des origines de celui qui a été attrapé. Il ne s'appelle plus Juan MEDRANO, ou Juan SAEZ de MEDRANO, mais il redevient en 1691 ce qu'il était en 1679 à Sombrerete, Juan GRANDE, métis. Nous ne savons rien de ce Juan GRANDE, mais nous le voyons déambuler dans les témoignages, à 12 ans de distance, d'un groupe à l'autre dans les maisons de jeux. On nous livre seulement des détails infimes : nous le voyons notamment sortir des maisons de jeux pour fumer un cigare. Tout se perd au-delà de cette fumée. Au final, qu'en est-il de lui ? Nous l'ignorons, car les derniers feuillets ont été arrachés à ce niveau, comme dans d'autres affaires. Nous sommes contraints de le laisser en prison à Sombrerete, à cette date de 1691.
- 23 Il est certain que ce personnage est attirant, voire il possède un certain charisme. Nous pouvons le démontrer par divers traits. Il est violent, mais d'une grande courtoisie. Il a toujours une épée ou un chapeau à la main. C'est un homme vivant à travers la perception de son paraître, *parecer*, et souhaitant grimper, *medrar*, d'une manière ou d'une autre : être soldat et faire oublier son origine.
- 24 D'une certaine manière, c'est un homme que CALDERON de la BARCA aurait peut-être pris comme l'un de ses modèles. C'est une proposition totalement gratuite qui n'a pas une grande importance ici. Il est préférable de reprendre le dossier calderonien à partir du troisième et dernier cas qui nous ramènera plus en avant dans l'histoire, vers 1716. Ces « vies minuscules » se moquent de nous, nous traînent d'année en année, mais qu'importe pour des gens ne connaissant pas leur âge. Cela me ramène ainsi de nouveau à mon dernier niveau, c'est-à-dire à Chalchihuites. C'est l'histoire d'un autre « médecin de son honneur » pour reprendre l'expression de CALDERON de la BARCA.
- 25 En 1716 à Chalchihuites, nous sommes dans une maison d'Espagnols. Nous ne savons pas très bien, mais l'homme est commerçant, un peu mineur et probablement passablement délinquant. Par ailleurs, il traite d'autres affaires, mais peu importe. À ce moment, il s'est éloigné quelques jours de son domicile et revient apparemment à

l'improviste chez lui. Il découvre son épouse affolée. Il rentre dans sa chambre et découvre Manuel, mulâtre, esclave d'une autre famille assis sur le lit. Évidemment, il est fou de rage. Il tire son couteau et blesse le mulâtre. Son épouse le retient. Les voisins attirés par les cris arrivent et séparent l'un et l'autre, et emmènent le blessé (le mulâtre) chez le juge qui emprisonne quelques jours l'Espagnol. Tout le monde se sent très mal à l'aise, le juge le premier, mais ce dernier ne peut faire autre chose que de mener son enquête. Pour preuve de ce malaise général, le procès fait une quinzaine de feuillets et à aucun moment dans ces feuillets nous ne retrouvons le terme caldéronien par excellence, celui de « *honra* » (honneur).

- 26 Le mari se permet simplement, à un certain moment, de préciser que l'esclave a en quelque sorte amoindri son « crédit », ce qui est un euphémisme. Il n'ose pas, en quelque sorte, dévoiler la profondeur du drame personnel qu'il est en train de vivre en perdant son crédit, et au-delà son honneur. L'enquête menée du bout de la plume par le juge nous révèle deux éléments. D'une part, l'esclave a déjà été surpris, plusieurs mois plus tôt, par le mari chez lui et ce dernier l'a battu et chassé de sa maison, lui ordonnant de ne plus revenir. Puis, nous apprenons un détail attendrissant, c'est-à-dire que la femme est enceinte.
- 27 Ce sont des éléments mis « bout à bout » : qu'aurait pu en faire CALDERON de la BARCA ? Il aurait probablement « fait grise mine », mais il en aurait été de même face à des circonstances similaires, dans un village castillan. Je crois que le problème soulevé n'est pas celui du nord du Mexique par rapport à la Castille. CALDERON de la BARCA aurait accepté du bout des lèvres le remplacement de l'épée par le coutelas, beaucoup moins noble. L'absence de la parole « *honra* » l'aurait incontestablement gêné. Plus encore la relative neutralité des voisins et surtout du juge : j'ai oublié de vous indiquer que la sentence est tout à fait lénifiante. Le mari a été libéré rapidement, l'esclave soigné a continué à déambuler dans le *real*. Comme s'il avait été un Espagnol au lieu d'un esclave, Manuel est envoyé simplement en exil. Soit ses maîtres l'envoient travailler au loin, soit ils le vendent, pour qu'il s'en aille.
- 28 Ce n'est pas en soi une sentence consolidant le tabou, la transgression commise par ledit esclave dans le contexte de l'époque. Il est certain que les schémas d'ensemble de la société noble à la CALDERON de la BARCA ont été acceptés, mais très atténués. Le mari a tout de même tenté de sauver son honneur. Il est vrai qu'il n'est pas allé jusqu'au bout. Selon les principes caldéroniens –si tant est qu'ils soient de lui, ou même qu'il les approuve-, il aurait dû être plus ferme, voire plus déterminé, la première fois, et ensuite aller jusqu'au bout. Ainsi, ces « vies minuscules » savent parfaitement adapter les schémas et les modèles tout en les reconnaissant et les respectant, à leur niveau.
- 29 Finalement, dans ces vies vécues au degré minuscule, nous nous plions au cadre général, mais dès que l'on descend à l'essentiel (le détail), tout se brouille. Plus rien ne se prête au modèle, au moins au grand modèle, car d'autres réponses aussi légitimes et raisonnables, ou plus encore, surgissent dans la poussière du Nord mexicain. Vers 1700, nous parlons castillan, mais nous conservons les tournures linguistiques indigènes. Nous maintenons les codes espagnols que nous soyons Indiens, mulâtres ou métis avec l'épée à côté, le chapeau sur la tête, la cape sur l'épaule et les pieds à l'étrier.
- 30 Mais, les pierres, voire un arc et ses flèches, sont toujours à l'ordre du jour. Comme en Espagne, les maisons de jeux sont des centres de convivialité. Nous savons qu'à Chalchihuites on y accueille les métis, mais nous n'en sommes plus aussi certains pour les castes et les Indiens. Comme dans le théâtre du Siècle d'Or, on se dit prêt à tuer pour

l'honneur, mais en définitive on ne le fait pas, même face à ce qui serait la pire de toutes les transgressions, en termes d'honneur. Précisément que l'esclavage soit encore largement répandu aux Indes occidentales vers 1715 est un fait. Qu'il soit dans les pratiques, et en Nouvelle-Espagne, un peu atténué, en est un autre. Cela s'accroît-il dans les univers moins policés du Nord ? Des approches occasionnellement minuscules semblent nous y conduire. Si nous complétons l'analyse, à Chalchihuites vers 1700, c'est la marge qui s'exprime et non les frontières conflictuelles, encore que leur clameur soit toujours d'actualité. Nous vivons de peu, mais nous vivons en famille. Nous vivons dans la violence, mais c'est celle du corps à corps.

- 31 L'affrontement interethnique existe, ce que nous pouvons mesurer avec Alleluyita, l'Indien *flecher*. C'est quelqu'un qui est passé à travers le tamis de mon récit, parmi toutes les « vies minuscules » ici évoquées. Je reviendrai sur ce point. On le rencontre avec le métis Juan de MEDRANO, parti solder sa dette loin vers le nord, contre les Indiens de guerre. Mais sur place, ce face à face est déjà étouffé dans le quotidien. Les vies vécues dans l'immédiat, au « ras du sol », pour reprendre l'expression de Jacques REVEL appellent un prolongement, une enveloppe et surtout une place dans la grande machine impériale. Qu'indiquent-elles vers 1700 essentiellement dans notre espace du Septentrion ? Que l'Indien porte cape et chapeau, parle espagnol, que l'épaisseur d'un papier à cigarette le sépare parfois d'un métis et que celui-ci tend à ressembler à un Espagnol, et d'abord dans sa conduite guidée par le point d'honneur et l'affirmation de sa personnalité et son courage. Dans le Nord, la conduite militaire de MEDRANO, blessé deux fois, fut exemplaire. Nous pourrions préciser qu'il s'agit de l'aboutissement de près de deux siècles de conquête et de domination, que la réalité impériale tend à s'imposer au plus profond dans les pratiques et dans la culture.
- 32 Cet effort de « castellanisation » sera poursuivi, voire accentué au XVIII^e siècle. Mais, est-il totalement accepté et assumé ? Ni d'un côté ni de l'autre. Au niveau « vie minuscule », Alleluyita (cet Indien faisant partie de la première série) affublé d'un surnom sans doute dérisoire, qui le marginalise et traduit sa position de néophyte récemment intégré, traverse une crise identitaire brutale. Au moment où l'Espagnol revient réclamer son chapeau, il devient littéralement fou furieux. Il se déshabille, prend son arc et tente de flécher l'adversaire. Comme on l'en empêche, il disparaît dans la nuit : il est redevenu un Indien chichimèque à partir de ce moment.
- 33 À l'autre extrémité, après la révolte du « menu peuple » de Mexico le 8 juin 1692, l'élite espagnole découvre avec horreur la présence d'Indiens établis dans le centre de la ville (la *traza*), et s'inquiète de ceux qui vont passant les frontières ethniques, avec leur cape à l'épaule. L'inquiétude est moins réelle dans le Nord, mais la même spirale y est présente. Un métis devient soldat et espère faire oublier son origine. Un Indien se promène à cheval dans les rues de Durango, l'épée au côté, le chapeau sur la tête et la cape à l'épaule. Il est un esclave que l'amour d'une Espagnole élève au-dessus de son statut. Ainsi, ces « vies minuscules » nous confrontent au dilemme de toute culture impériale, ce qu'elle a elle-même créé, ou du moins favorisé, finit par la mettre en danger. Je souhaiterais terminer en vous remerciant de votre attention, au nom d'Antonio de VILLA, Juan de MEDRANO, Cristobal MARTIN et l'esclave Manuel (Applaudissements).

Suspension de séance.

RÉSUMÉS

À vies minuscules, enjeux dérisoires ? Voire, dans l'univers mexicain, et encore au XXI^e siècle, le chapeau n'est pas un simple couvre-chef. On acceptera sans doute que les « vies minuscules » n'aient pas la rationalité des « belles vies », tracées comme des voies royales. Aussi on ne s'étonnera pas que l'on ait ici (un peu) bousculé la géographie et la chronologie : ce sont ces vies minuscules qui, d'elles-mêmes, nous ont conduits à un segment d'histoire régressive.

D'emblée, nous avons voulu relever le défi : si l'on voulait des vies minuscules, et bien on présenterait des micro-vies, dans un microcosme socioculturel. Cela supposait faire le voyage vers les zones steppiques du nord mexicain, où naquirent aux XVI-XVII^e siècle quelques réales de minas, à la richesse fluctuante. Nous ne mîmes même pas pied à terre à Sombrerete, nous continuâmes jusqu'à Chalchihuites, sa dépendance, avec sa propre documentation judiciaire.

Nous y rencontrâmes, en partie, ce que nous cherchions, autour de 1705 : des mulâtresses que le péché de concubinage marginalise, puis expulse ; des rixes entre fratries, entre Espagnols et Indiens, où les pierres ont le maître mot, et pour des motifs qui échappent à tout le monde : les rumeurs courent. Tout ceci avait son intérêt, au-delà du chapeau que l'on tente de récupérer au péril de la vie après une dispute. Mais c'était des micro-fragments de micro-vies, pas des vies. Nous étions descendus trop bas dans l'enfer social et documentaire.

Nous voulûmes remonter d'un cran, nous arrêter à Sombrerete. Mais le curseur, à ce niveau, est difficile à moduler : le dossier que nous ouvrîmes, vers 1683, nous réservait une surprise. Il se rapportait à Durango, où un métis avait tué d'une estocade un Indien qui ne l'avait pas salué avec son chapeau. Dans notre projet initial il n'était pas question de toucher au macro-problème des révoltes indiennes, mais le métis assassin nous y entraîna : il devint soldat sur la frontière pour solder son crime. Mais que venait faire Sombrerete dans tout cela ?

Et tout s'éclaira lorsque, plus tard, le juge de Sombrerete déclara voir arrêté en 1691 ledit métis pour un autre crime commis dans le real en 1679. Il réclama pour cela le procès de Durango. Et la boucle se ferma. Ou plutôt elle reste ouverte, car dans ces archives locales souvent maltraitées, il manque la plupart du temps le début et la fin des dossiers, et le reste est en partie illisible, à la suite des intempéries. Aussi on ne saura jamais quel fut le destin final de Juan de Medrano, ou Juan Saez de Medrano, ou encore Juan Grande, métis.

AUTEUR

THOMAS CALVO

Colegio de Michoacan, Mexique